

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Comme une lueur d'espoir

Monique Poulin

Volume 7, Number 2, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12807ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, M. (1984). Comme une lueur d'espoir. *Lurelu*, 7(2), 27–28.

A vouons-le, nous sommes tous les mêmes quand vient le temps de choisir un livre pour enfants à la librairie ou à la bibliothèque. On feuillette ici et là quelques albums en se laissant attirer par les illustrations qui deviennent vite le premier motif de notre choix. Encore plus que celui des mots, le langage des yeux joue son rôle de séducteur.

L'étape de l'illustration dans l'élaboration d'un livre pour enfants n'est pas à négliger, loin de là. Dès qu'elle franchit les pages d'un album, l'illustration tente de séduire le lecteur et d'intensifier le texte. Elle envahit le livre tout entier et c'est elle qui attire le regard au premier abord. Une part importante de la renommée d'un livre pour enfants repose sur elle.

Pourtant, accordons-nous autant d'importance à l'illustrateur, celui-là même qui conçoit les images et apporte des délices à la littérature de jeunesse? La majorité d'entre nous serait d'accord pour blâmer cette littérature si elle ne comportait pas d'illustrations. Alors qu'attendons-nous pour reconnaître à juste titre le concepteur d'images pour enfants? Qu'attendons-nous pour lui accorder la part qui lui revient dans les droits d'auteur? Est-il admissible d'offrir 250 \$ pour la conception de 14 illustrations équivalant à un mois et demi de travail? Est-il compréhensible qu'une autre maison d'édition offre 1000 \$ pour ce même travail? Où se trouve l'équilibre des salaires? Comment un illustrateur peut-il travailler en toute quiétude quand, du même coup, il a la préoccupation que ce boulot lui permet à peine d'acheter son pain?

«Un pays comme l'Allemagne a bien compris ce problème auquel fait face l'illustrateur de livres pour enfants», déclare Suzanne Duranceau, illustratrice et présidente de l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec. «Aussi, l'Allemagne est-elle en train de reconnaître des droits d'auteur aux illustrateurs. Ne serait-ce pas là un exemple à suivre? Au Québec, les illustrateurs talentueux n'arrivent pas à survivre. Il est honteux et inadmissible qu'avec quinze années d'expérience un illustrateur soit confiné à un salaire annuel de 6000 \$. Il y a un énorme travail à accomplir pour équilibrer les prix et abolir le préjugé de certains illustrateurs pour qui bien gagner sa vie, c'est être un peu moins artiste.



Comme une lueur d'espoir



Suzanne Duranceau, présidente de l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec

«Aux problèmes pécuniaires, pour-
suit Suzanne Duranceau, s'ajoutent
ceux de fonctionnement, de recon-
naissance d'un métier tel que le nôtre.
Métier qui couvre plusieurs aspects
comme la publicité, l'éditorial, le des-
sin de mode, l'illustration scientifique,
l'édition. Ces problèmes donc se résu-
ment dans un besoin de se rencontrer
entre illustrateurs, de discuter,
d'échanger des techniques, de valori-
ser ce métier témoin d'une culture.
Ayant pris conscience d'un tel besoin,
une quinzaine d'illustrateurs ont
décidé de prendre la situation en main

**Association des illustrateurs
et illustratrices du Québec**
445, rue Saint-François-Xavier
Bureau 47, Montréal H2Y 2T1
Tél.: (514) 842-1017

et d'y remédier en mettant sur pied l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec qui existe officiellement depuis janvier 1983. L'Association prône l'idée que l'illustration est un métier qui permet de bien gagner sa vie. Pour y arriver, elle doit faire une éducation concrète, économique, auprès des illustrateurs pour qu'ils soient au courant de leur position sociale. Cependant l'Association se défend bien d'être un syndicat comme le croient les éditeurs. C'est dommage qu'il existe une telle méfiance de leur part. Nous sommes une association de type coopératif et nous nous donnons comme mandat de promouvoir l'utilisation de l'illustration dans les médias et par conséquent la promotion des illustrateurs québécois sans favoritisme. Nous ne sommes pas sélectifs et voulons présenter le mieux possible l'illustration. Au Québec, on a tendance à pousser une personne en particulier. On parle trop du même illustrateur et, une fois qu'il est connu, on ne s'en préoccupe plus, on ne l'aide pas à maintenir sa popularité. Nous voulons venir en aide à tous les illustrateurs. On croit souvent à tort que tout est possible pour les autres; pas pour soi-même. L'Association permet aux illustrateurs de se faire connaître, leur ouvre des portes; les bons coups deviennent ainsi accessibles à tout le monde, et la plus forte concurrence stimule la qualité. L'Association veut éviter à l'illustrateur de travailler dans des conditions inhumaines.

«C'est dans le domaine du livre pour enfants, poursuit Suzanne Duranceau, que les conditions de travail sont les pires. Ce milieu est synonyme de ghetto, de pauvreté. Pourtant nous offrons un produit de qualité et nous jouons un rôle important dans l'industrie du livre. Il serait temps que les éditeurs cessent de nous cantonner au dernier rang et de nous laisser dans une situation désagréable. Par exemple, pourquoi modifient-ils un texte déjà illustré? Ils altèrent ainsi les illustrations, qui ne correspondent plus au nouveau texte, et créent des inégalités entre l'illustration et le texte? Les éditeurs ne semblent pas convaincus de la qualité de ce produit culturel québécois qu'est le livre pour enfants. Ils pourraient le diffuser à travers tout le Canada. C'est une ligne de conduite digne d'être encouragée. L'Association

aimerait que les éditeurs soient plus dynamiques dans la diffusion de leurs produits, qu'ils se sensibilisent à ce problème et qu'ils planifient leur production un an à l'avance. Ainsi, l'illustrateur pourrait travailler dans de meilleures conditions et par conséquent offrir un produit de meilleure qualité.»

Suzanne Duranceau explique jusqu'à quel point l'Association vient en aide aux illustrateurs isolés, aux jeunes qui débudent dans le métier et qui ne s'y connaissent pas, aux autodidactes qui n'ont aucun appui ni du milieu scolaire ni du milieu du travail et qui de plus ne sont pas au courant du marché. Le seul fait d'apprendre à lire et à négocier un contrat tout en sachant y apporter des amendements demande une habileté que l'Association transmet à ses membres. En fait, la mise sur pied de cette association donne de bons résultats. Son conseil d'administration se réunit tous les mois pour planifier des projets, offrir des soirées porte-folio où les illustrateurs échangent leurs expériences, résolvent leurs problèmes. Déjà l'Association a organisé deux encans d'oeuvres de ses membres. Ainsi ont-ils pu se faire découvrir par des directeurs artistiques qui, par la suite, font appel à leur talent. Ces encans permettent aussi au public d'apprécier des oeuvres originales de ces artistes et de les comparer avec celles imprimées et publiées dans un livre pour enfants. Une même illustration donne un effet fort différent en imprimé et en original. De plus l'Association stimule la participation aux activités internationales. Elle offre un service d'information sur toutes les expositions internationales et permet à ses membres de consulter les annuaires internationaux d'illustrateurs tels *American Illustrations* et *European Illustrations*. De plus des contacts avec les associations américaines de San Francisco et de New York permettent des échanges professionnels. Vraiment l'Association est une note d'espoir pour les illustrateurs.

Ajoutons que du 13 au 30 septembre 1984, l'Association présente une exposition de grande envergure à la bibliothèque de Québec. Exposition qui porte sur les livres, la publicité, l'édition, l'affiche, les couvertures de romans, les décorations d'objets tels des marionnettes de bois et des boîtiers.

souvenirs de rencontre

Dans le numéro printemps-été 1984, Sylvie Gamache vous expliquait comment organiser une rencontre auteur-lecteurs. Ces rencontres, même si elles sont bien planifiées, comportent fatalement des surprises agréables, des événements cocasses et parfois aussi des déceptions.

Bien que je ne participe qu'à une dizaine de rencontres par année, à cause d'un travail à temps plein (il faut bien manger), il m'est arrivé des choses incroyables pendant que je voyais du pays: deux accidents d'automobiles qui auraient pu être fatals, et ce en moins de 24 heures. C'était dans la région de Rivière-du-Loup... et ce n'est pas moi qui conduisais. Il m'est arrivé aussi de me faire voler mes clés par un jeune kleptomane (sans doute voulait-il que je reste plus longtemps!), mais heureusement je les ai retrouvées avant la fin de la dernière période. J'ai vu également une rencontre pourtant sympathique se terminer par une rixe entre deux élèves, une rixe où l'on voit une chaise se balader dans les airs à dix heures du matin. On se demande alors comment la journée va finir! J'ai aussi vécu l'expérience, comme d'autres auteurs, de rencontrer une soixantaine d'élèves qui n'ont pas lu vos livres et qui, à cause d'une erreur dans l'horaire, attendaient un invité autre que vous... Mais tout cela constitue justement les hasards de la vie qui mettent du piquant dans ces rencontres et expliquent sans doute pourquoi on se souvient davantage de celles-là.

Lurelu a invité les auteurs à raconter leurs souvenirs de tournée. Paule Daveluy, Cécile Gagnon, Henriette Major et Raymond Plante ont répondu à cette invitation.

Robert Soulières



Leur PREMIER auteur, ma DERNIÈRE tournée

«Excusez-moi, ai-je dit aux élèves qui se pressaient autour de moi à Ville-Marie, au mois de mai de cette année, mais je préférerais passer l'avant-midi à regarder vos dessins sur des extraits de mes oeuvres que de vous parler de celles-ci. Vos choix me fascinent...»

Les murs de cette école secondaire du Témiscamingue que je visitais dans le cadre du Festival national du livre étaient en effet piqués de rectangles de papiers colorés parmi lesquels on retrouvait plusieurs versions de mon portrait, des phrases illustrées tirées de mes livres et une extraordinaire bande dessinée sur *Un coq, un mur, deux garçons*.

Ravie, curieuse, enthousiaste, j'avais peine à m'arracher à cette galerie improvisée, surtout que le discours de bienvenue du président des élèves avait été ponctué par l'offre d'un bouquet de corsage. Mon premier! Jamais encore, dans mes tournées de conférences chez les jeunes, je n'avais été si chaleureusement accueillie! J'en restais bouleversée. Bien sûr, je suis née à Ville-Marie, et les jeunes le savaient, mais je n'y étais pas revenue depuis longtemps. Ce qui comptait surtout pour eux, je crois, c'est que j'étais *le premier auteur* à venir dans la région parler de son métier. Ils buvaient mes paroles. Parole! Les professeurs m'entouraient, sincèrement intéressés. Tous les midis, j'étais invitée à dîner par les autorités des écoles du périple. On me recevait à domicile ou chez les religieuses, le poste local de radio venait faire une entrevue, on enregistrerait ma conférence sur bande vidéo et des élèves amérindiens de Notre-Dame-du-Nord montaient une pièce sur un de mes livres. Un velours pour l'ego. Pour moi qui avais connu les aléas de tournées mal préparées et qu'on avait à maintes reprises catapultée, sans même un mot de présentation, devant des auditoires résignés à leur triste sort, pour moi qui avais trop souvent débâillé ma marchandise en expliquant qui j'étais et ce que je faisais là à des groupes d'élèves qui me vrillaient silencieusement de l'oeil, c'était le paradis.

Devant ma réticence à quitter le corridor où s'alignaient ces dessins qui me fascinaient, le professeur d'arts plastiques a demandé aux artistes s'ils consentaient à me donner leurs oeuvres. Acquiescement spontané. J'ai alors pu débiter mon boniment le coeur content. La personne qui pouvait le mieux comprendre ces dessins et en